



Dimanche I de Carême - Année C

À l'école de Jésus pour le combat spirituel

À l'écoute de la Parole

Le Carême, un temps pour affronter les tentations avec foi et détermination : voici le message de la liturgie ce dimanche, alors que nous commençons notre montée vers Pâques. Jésus nous précède sur le chemin, il nous accompagne et nous soutient : l'évangile des tentations au désert (Lc 4) nous enseigne comment sortir victorieux de l'épreuve.

Ce récit nous renvoie à la foi d'Israël : les israélites renouvelaient l'Alliance avec le Seigneur chaque année, lors de la liturgie des « prémices » (Dt 26). Saint Paul nous montre pourquoi le chrétien doit lui aussi professer oralement son adhésion au Seigneur (Ro 10).

⇒ [Voir l'explication détaillée](#)

Méditation

Les trois tentations de Jésus résumées, selon saint Luc « *toutes les formes de tentation* » : nous allons donc les méditer et en tirer des enseignements pour notre progrès spirituel.

⇒ [Voir la méditation complète](#)

Pour aller plus loin

Nous sommes en permanence exposés aux tentations de Satan, de façon ouverte ou cachée. Pour repousser toute tendance vers l'idolâtrie, il sera bon de relire ces numéros du Catéchisme (2110-2128) qui, en commentant le premier commandement (*Tu n'auras pas d'autres dieux devant moi*), illuminent bien des aspects de notre monde contemporain, à la lumière de la victoire de Jésus contre le démon. Serions-nous capables de définir puis déceler autour de nous les phénomènes comme la superstition, l'idolâtrie, la divination, l'irréligion, l'athéisme et l'agnosticisme ? « *Le premier commandement interdit d'honorer d'autres dieux que l'Unique Seigneur qui s'est révélé à son peuple. Il proscrit la superstition et l'irréligion. La superstition représente en quelque sorte un excès pervers de religion ; l'irréligion est un vice opposé par défaut à la vertu de religion.* »

Catéchisme de l'Église catholique, *Tu n'auras pas d'autres dieux devant moi*, nn.2110-2128 ([disponible ici](#)).

À l'écoute de la Parole

À la fin du temps de Noël, nous avons laissé Jésus sur les bords du Jourdain, alors qu'il recevait le baptême. Selon les évangiles synoptiques, il se rend après cela au désert pour y être tenté par Satan ; c'est là que nous le rejoignons. Cette scène vient clore les préparatifs de la vie publique de Jésus. Nous le contemplons alors qu'il fait face à trois tentations successives (Lc 4), et chacune des autres lectures de la messe apporte sa lumière spécifique à cet épisode évangélique. Le Christ nous enseigne comment vaincre Satan par l'arme de la Parole et, surtout, par la confiance en Dieu.

La première lecture : profession de foi d'Israël (Dt 26)

La première tentation suggérée par le diable, ces pierres qui pourraient devenir du pain, nous projette dans la grande aventure de l'Exode, la traversée du désert par le Peuple d'Israël pendant quarante ans. Les conditions de vie y étaient dures, le cœur des Israélites commença à regretter les oignons d'Égypte et la sécurité qu'ils y trouvaient malgré la servitude. Ils se lassèrent de la manne offerte par le Seigneur, avec ce cri si humain :

« Ah ! quel souvenir ! le poisson que nous mangions pour rien en Égypte, les concombres, les melons, les laitues, les oignons et l'ail ! Maintenant nous dépérissons, privés de tout ; nos yeux ne voient plus que de la manne ! » (Nm 11,5-6).

La faim qui tenaille Israël le pousse à l'apostasie, tout comme elle oppresse le Christ qui sait refuser la solution facile du miracle : au-delà de l'exigence du ventre, c'est la fidélité envers Dieu qui est en jeu.

C'est pourquoi la liturgie nous rappelle en première lecture un passage du Deutéronome (Dt 26), où Moïse enseigne au Peuple à célébrer son Dieu et à renouveler annuellement la consécration de ses biens. Nous sommes au dernier chapitre du « Code deutéronomique » (chap. 12-26), ce grand ensemble de prescriptions juridiques destiné à structurer la vie d'Israël dans la fidélité à l'Alliance. Le contexte est alors cultuel : « *lorsque tu présenteras les prémices de tes récoltes [au Seigneur...]* », et fait référence aux fêtes agricoles du printemps. Pour remercier la providence, qui a fait surgir encore cette année une récolte abondante pour nourrir son peuple, on lui consacre les « prémices », c'est-à-dire les premiers produits, qui sont les meilleurs. Un acte de reconnaissance mais aussi de confiance en début d'année alors que la faim constitue une menace constante notamment pour les plus pauvres. Il s'agit d'une liturgie sacrée (au Temple, le prêtre recevant les offrandes) qui débouche sur de grandes réjouissances sociales et un repas de fête : « *Puis tu te réjouiras de toutes les bonnes choses dont le Seigneur ton Dieu t'a gratifié, toi et ta maison, - toi ainsi que le lévite et l'étranger qui est chez toi* » (Dt 26,11).

Comment les Israélites renouvelaient-ils leur offrande au Seigneur à cette occasion ? En prononçant une courte « *profession de foi* » (vv.5-10) qui résume l'histoire d'Israël, de Jacob (*l'Araméen nomade*) à Moïse. Les origines modestes et l'oppression en Égypte rappellent la fragilité de l'existence humaine et mettent en relief la grandeur de l'action divine, qui a libéré son Peuple et l'a conduit sur une terre « *qui ruisselle de lait et de miel* », dira l'israélite, les bras chargés de prémices, signe de la fidélité de Dieu à sa promesse.

Notons la subtile dynamique de la Parole divine : quatre niveaux de parole sont ici imbriqués : l'ordre de Moïse, le discours qui le contient (le *Code deutéronomique*) ; l'injonction faite au peuple de « *prononcer ces paroles* » à l'occasion des prémices ; le rappel des tentations au désert, quand les Hébreux y ont « *crié vers le Seigneur, Dieu de nos pères* ». Ces quatre niveaux de parole manifestent tous, selon des modalités différentes, l'Alliance entre Dieu et son peuple. Aujourd'hui, nous écoutons, à notre tour, la Parole de Dieu en Église

pour nourrir notre foi, comme autrefois les Israélites au désert ou dans le Temple, en obéissance à Moïse ; comme eux, après la méditation de la Parole, nous proclamons notre foi... C'est dire l'importance de la parole, qui dit la foi et permet d'en vivre : saint Paul ne dira pas autre chose, et le Christ lui-même utilisera l'arme de la parole pour vaincre les tentations.

L'évangile : les tentations du Christ (Lc 4)

L'évangile nous fait rejoindre le Christ que l'Esprit a « *conduit au désert* » pour y être tenté, et le texte nous permet d'entendre les réponses qu'il oppose à Satan comme défense. Après le baptême, l'évangéliste avait inséré sa longue généalogie (Lc 3,23-38) : la liturgie l'enjambe et ajoute simplement au texte sacré : « *En ce temps-là, après son baptême* »...

Saint Luc souligne la présence de l'Esprit sur l'humanité de Jésus. Lors du baptême, il a déjà noté : « *l'Esprit Saint descendit sur lui sous une apparence corporelle, comme une colombe* » (Lc 3, 22). Aujourd'hui, la mention est double : « *Jésus rempli d'Esprit-Saint, quitta les bords du Jourdain ; dans l'Esprit, il fut conduit à travers le désert ...* » (Lc 4,1). L'évangéliste avait déjà mentionné, dans les premiers chapitres, l'emprise de l'Esprit sur tous les personnages importants : Jean-Baptiste, « *rempli d'Esprit Saint dès le sein de sa mère* » (Lc 1,15) ; Marie *couverte par son ombre* (1,35) ; Elisabeth *lorsque l'enfant tressaillit en son sein* (1,41) ; Zacharie qui *prophétise* (1,67) ; le vieux Siméon au Temple qui reconnaît *le Christ du Seigneur* (2,26)...

Jésus accomplit l'ultime préparation à son ministère : être « *tenté par le diable* ». L'ennemi vaincu, il pourra enseigner avec autorité, accomplir des miracles, provoquer les conversions : il agira *avec la puissance de l'Esprit* (4,14), sans l'ombre d'une faiblesse, du moins *jusqu'au moment fixé*, c'est-à-dire Gethsémani et le drame de la Passion. À la fin de l'épisode, Luc mentionne que le diable « *a épuisé toute tentation* » (4,13), laissant entendre qu'aux trois tentations correspondent les trois principales stratégies diaboliques, d'où la traduction liturgique : « *toutes les formes de tentations* ».

Du pain matériel à la vie dans l'Esprit

La première tentation est la plus simple : après quarante jours de jeûne, Jésus est à bout : *il eut faim*. Le Diable lui suggère une solution facile. Il vient d'entendre sur les bords du Jourdain cette voix qui le proclamait « *Fils bien-aimé* » (Lc 3,22) : si c'est vrai, pourquoi n'en profite-t-il pas pour combler sa faim de manière miraculeuse ? Un attachement à la « *vie selon la chair* », légitime certes – surtout lorsque l'épuisement est là et que le corps faiblit... Mais une solution qui impliquerait d'employer à son profit une prérogative divine toute orientée vers la « *vie selon l'esprit* », ce pouvoir sur la création qui permet au Christ d'accomplir des miracles pour susciter la foi. C'était la tentation de l'Exode : refuser le chemin exigeant de libération, à la suite du Dieu de l'Alliance qui offre la manne, pour retourner à l'esclavage d'Égypte, avec sa satisfaction matérielle. Plus de liberté, certes, mais au moins du pain et des oignons !

La réponse de Jésus est lapidaire, « *l'homme ne vit pas seulement de pain* ». Il prend résolument parti pour la vie selon l'Esprit et remet toute préoccupation à son Père sans utiliser sa divinité pour lui-même. Saisissons sa réponse dans son cadre scripturaire original, le Deutéronome, où Dieu explique le sens de l'épreuve – notre première lecture ce dimanche est une autre version de cette même réalité :

« *Souviens-toi de tout le chemin que le Seigneur ton Dieu t'a fait faire pendant quarante ans dans le désert, afin de t'humilier, de t'éprouver et de connaître le fond de ton cœur : allais-tu ou non garder ses commandements ? Il t'a humilié, il t'a fait sentir la faim, il t'a donné à manger la manne que ni toi ni tes pères n'aviez connue, pour te montrer que l'homme ne*

vit pas seulement de pain, *mais que l'homme vit de tout ce qui sort de la bouche de Yahvé.* » (Dt 8,3)

L'évangéliste saint Jean reprendra le même thème dans le « discours du pain de vie » (Jn 6) : aux Juifs qui s'opposent à Lui, Jésus rappelle que leurs pères ont mangé la manne dans le désert mais qu'ils sont morts (v.58). Il est venu apporter le *pain de vie*, qu'on ne peut accueillir que dans l'Esprit : « *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et elles sont vie* » (Jn 6, 63).

Les mensonges de Satan

La deuxième tentation, autour de la *gloire des royaumes*, est une perversion de l'esprit. Le démon propose à Jésus un raccourci pour accomplir sa mission, en recevant directement les honneurs des hommes... au prix d'une allégeance à Satan, un geste qui semblerait insignifiant par rapport au gain escompté. Une perversion : Jésus n'est pas venu rallier des admirateurs forcés, mais sauver l'humanité. Un mensonge : le salut des hommes ne passe pas par leur soumission contrainte mais par leur libre adhésion à l'amour qui se donne jusqu'à mourir. Jésus le sait et choisira tout au long de sa vie le chemin ignominieux de l'abaissement et de la Croix, pour se soumettre en tout à son Père à qui appartient la vraie gloire.

Le discours du Tentateur (vv.6-7) est d'ailleurs entièrement mensonger : les trois affirmations du diable sont autant d'impostures. En effet, Satan ne peut donner « *le pouvoir* » à personne : il ne peut offrir qu'une ombre de puissance, la gloire humaine passagère... Ceux qui tombent dans ce piège sont alors ses victimes, et ce cadeau illusoire prend vite fin, ne serait-ce qu'à la mort du pécheur. La duperie se révèle vite... Le serpent s'est vite enfui après avoir fait pécher Adam et Eve (Gn 3), les laissant seuls face au désastre. Ils se sont alors rendus compte que la parole trompeuse « *vous serez comme des dieux* » (v.5) n'avait comme salaire que la honte et la mort : « *C'est par la jalousie du diable que la mort est entrée dans le monde ; ils en font l'expérience, ceux qui prennent parti pour lui* » (Sagesse 2, 24).

Le seul vrai pouvoir, celui de l'amour victorieux de tout mal et comblant tout cœur, n'appartient qu'à Dieu. La gloire aussi ; Satan en est totalement dépourvu, lui qui n'est que ténèbres. Sa prétention de donner la gloire « *à qui je veux* » contraste avec l'attitude humble de Jésus, qui déclare « *je suis descendu du ciel pour faire non pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé* » (Jn 6,38) et qui tient sa gloire entièrement du Père pour témoigner de lui : « *Père glorifie ton Fils pour que ton Fils te glorifie* » (Jn 17, 1).

Le second mensonge du diable est que *ce pouvoir* ne lui a pas été remis : il le dérobe à Dieu, nous faisant croire qu'il en est maître, alors qu'il s'agit seulement d'une « permission » temporaire du Seigneur de l'histoire comme le rappelle le livre de Job (Job 1, 6). Il ne lui est concédé qu'une possibilité de tromper la liberté de l'homme, que Dieu ne veut pas contraindre mais seulement inviter à l'aimer. Il dissimule ainsi l'origine honteuse de son influence sur le monde, pour ne pas éveiller nos soupçons. Enfin, cette emprise qu'il a sur l'histoire, il n'est pas libre de l'exercer sur *qui il veut* mais sur ceux-là seulement qui l'acceptent, car il ne peut contraindre le libre-arbitre de l'homme. Il se présente comme la créature la plus libre qui soit, alors qu'il est esclave de sa propre rébellion (troisième mensonge). Le Catéchisme re-dimensionne bien le rôle mystérieux que le diable peut accomplir dans l'histoire :

« La puissance de Satan n'est cependant pas infinie. Il n'est qu'une créature, puissante du fait qu'il est pur esprit, mais toujours une créature : il ne peut empêcher l'édification du Règne de Dieu. »¹

Ces trois mensonges sont au service d'un seul but : obtenir de Jésus qu'il se « *prosterne devant lui* ». Voilà son objectif : recevoir l'adoration qui est due à Dieu seul, se mettre à sa place en jouant sur notre faiblesse et notre crédulité. D'où la réponse cinglante du Seigneur, qui dévoile le projet diabolique et rétablit la vérité : « *à Dieu seul tu rendras un culte* » (Dt 6,13). Jésus nous montre l'exemple : comme croyants, nous sommes enclins à de multiples perversions de l'esprit qui conduisent à l'idolâtrie. Combien d'idoles nous sont proposées chaque jour pour obtenir un peu plus de gloriole, de pouvoir, d'admiration... au prix de notre fidélité au Seigneur (voir le Catéchisme sur l'idolâtrie, nn. 2112-2114).

La relation filiale à l'épreuve

Beaucoup d'auteurs ne voient dans la troisième tentation qu'une proposition d'être « admiré par la foule » à la faveur d'un miracle, une tentation contre l'humilité. Si Dieu faisait intervenir quelques anges pour sauver Jésus, au beau milieu de la foule de Jérusalem, alors les hommes se convertiraient en voyant une éclatante manifestation de puissance divine... C'est une explication possible, mais la foule n'est pas du tout présente dans la scène. Il semble que le démon va plus loin : après avoir tenté Jésus comme tout homme, dans sa chair puis dans son esprit, il s'attaque au plus grand mystère de sa personne, sa relation filiale. « *Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas...* » (v.9) : Le démon cite le Psaume 91, que nous chantons dans la liturgie, pour remettre en cause la confiance humaine que le Fils a dans son Père.

C'est la plus subtile des tentations. Jésus ne s'y trompe pas : il s'agirait alors de « *mettre à l'épreuve le Seigneur* », en abusant de son statut de Fils. Satan veut insinuer le doute dans l'esprit de Jésus : est-il le Fils bien-aimé, son Père l'aime-t-il vraiment jusqu'au bout ? Il avait semé avec succès ce doute dans l'esprit d'Eve : « *Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, qui connaissent le bien et le mal.* » (Gn 3, 4-5). Une insinuation tellement actuelle : nous avons l'impression que Dieu veut notre mal, que ses exigences sont là pour nous brimer, pour limiter notre liberté, alors qu'elles sont au contraire le chemin de la vraie liberté.

Cette dernière tentation renvoie aussi à la scène de Gethsémani, à laquelle Luc fait allusion lorsqu'il mentionne le « *moment fixé* » où Satan reviendra à la charge (v.13). Dans le désert, Jésus n'avait pas besoin du soutien des anges. Mais, au début de sa Passion, ce sera le temps de l'épreuve suprême, le moment de vivre de façon héroïque cette conviction du Psaume 91 : « *je suis avec lui dans son épreuve* ». Jésus s'abandonnera alors totalement à son Père : « *si tu veux... Cependant, que ce soit ta volonté* » (Lc 22,42), et alors l'ange interviendra pour le reconforter (v.43) ; Il mourra en disant « *Père, en tes mains je remets mon esprit* » (Lc 23,46).

C'est finalement par son obéissance que Jésus a triomphé de Satan lors des tentations et qu'Il nous a sauvés sur la Croix. Cette obéissance absolue, qui est une expression de l'amour, toute pénétrée de révérence envers son Père et de confiance filiale, était la source

¹ Catéchisme de l'Église catholique, n°395, http://www.vatican.va/archive/FRA0013/___P1D.HTM

² Benoît XVI, *Homélie* du 1^{er} mars 2006, [disponible ici](#)

de sa profonde paix au milieu des épreuves les plus grandes. Jésus exprime cette confiance au début de sa Passion : « *Vous serez dispersés, chacun de votre côté et vous me laisserez seul. Mais je ne suis pas seul : le Père est avec moi* » (Jn 16, 32). Au moment de sa mort, il éprouvera un immense sentiment d'abandon, ce qui ne l'empêchera pas de continuer à s'adresser à son Père en ayant recours une fois de plus à l'Écriture : « *Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mt 27, 46).

Pour nous aussi, dans un monde déchiré par la violence, sous l'emprise de Satan qui cherche à nous séduire de multiples façons, l'obéissance fondée sur l'assurance de l'amour du Père est la voie royale pour nous maintenir dans le Seigneur et devenir des instruments de paix.

Le Psaume : assistance divine au croyant (Ps 91)

Dans cette optique spirituelle, nous prions le Psaume 91 (90), non pas avec cette mentalité de défi que Satan voudrait susciter, mais avec la pleine confiance du croyant qui met toute son espérance dans le Seigneur.

Assailli par l'épreuve, le psalmiste se réfugie en Dieu comme un soldat dans une forteresse : « *Mon refuge, mon rempart, mon Dieu, dont je suis sûr !* » C'est un acte de foi qui nous montre le chemin : l'abandon dans les mains du Seigneur. L'âme de Jésus tout entière, pendant son séjour sur terre, vivait continuellement dans ce refuge inaccessible au démon, puisqu'il contemplait son Père depuis toute éternité ; il nous y accueille aujourd'hui comme des frères : « *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et vous viendrons vers lui et nous nous ferons une demeure chez lui* » (Jn 14,23).

Cette confiance met à l'abri dans les épreuves : « *le malheur ne pourra te toucher* », parce que le Seigneur emploiera tous les moyens pour te protéger. Voilà le vrai sens de cette image d'anges envoyés pour « *garder tous tes chemins...* » L'épreuve n'est pas éliminée par miracle – notre vie nous le montre à l'évidence – mais Dieu la vit aux côtés du croyant, ne permet pas qu'il soit tenté au-delà de ses forces, et lui donne tous les moyens pour se maintenir ferme. C'est pourquoi la dernière strophe du psaume fait parler le Seigneur lui-même : « *Il m'appelle, et moi, je lui réponds ; je suis avec lui dans son épreuve* » (v.15).

La deuxième lecture : invoquer le nom du Seigneur (Ro 10)

Dans sa Lettre aux Romains, saint Paul nous montre comment appliquer à notre vie chrétienne tous ces enseignements, tant l'héritage du Deutéronome que l'appel à suivre le Christ vainqueur de Satan. Nous en écoutons un court extrait où l'apôtre des nations explique comment Israël donne déjà l'exemple du salut par la foi (la *justification*), et non par les œuvres de la Loi ; après l'avènement du Christ, c'est par l'adhésion à Jésus que nous sommes sauvés.

Paul reprend une phrase du Deutéronome , affirmant que la Parole n'est pas inaccessible ni incompréhensible : « *Tout près de toi est la Parole, elle est dans ta bouche et dans ton cœur* » (Dt 30,14). Elle décrit bien l'attitude spirituelle mentionnée en première lecture mais introduit dans la nouveauté de l'Évangile, assimilant la « Parole » au « *message de la foi que nous proclamons* » (v.8). Avec Jésus, le rôle de la Parole comme voie du salut a acquis une dimension infiniment plus élevée : Jésus est lui-même la Parole (le Verbe). L'Évangile est la proclamation par les Apôtres de ce Christ qui entraîne l'adhésion de foi des auditeurs (cf. Ro 10,14). Tous les hommes sont appelés à le suivre et l'invoquer, et non plus simplement Israël : « *entre les Juifs et les païens, il n'y a pas de différence : tous ont le même Seigneur, généreux envers tous ceux qui l'invoquent* » (v.12).

L'adhésion au Christ est surtout intérieure, et se réalise par la foi : c'est pourquoi saint Paul souligne: « *c'est avec le cœur que l'on croit pour devenir juste* » (v.10) ; mais comme il s'agit d'une réponse à l'annonce extérieure des Apôtres, et d'une incorporation à l'Église visible qui est la communauté des croyants, cette adhésion est inséparable d'une proclamation extérieure : « *c'est avec la bouche que l'on affirme sa foi pour parvenir au salut* » (v.10).

Ce dimanche, à la messe, nous proclamons donc collectivement notre foi dans le Christ, comme nous y exhorte saint Paul ; nous sommes alors comme le peuple d'Israël qui crie vers le Seigneur dans le désert... Jésus nous montre comment nous appuyer sur l'Écriture pour mettre en œuvre cette foi dans le combat spirituel qui nous attend pendant le carême.



La tentation du Christ

Méditation : à l'école de Jésus pour le combat spirituel

Les lectures de ce dimanche nous montrent comment Jésus, au seuil de sa vie publique, a éprouvé ce que le Peuple d'Israël avait vécu au désert, au seuil de la Terre promise ; c'est ce que nous traversons nous aussi pour accéder à la vie selon l'Esprit : la lutte contre les tentations. Notre lourdeur terrestre peut nous empêcher d'y parvenir. C'est un véritable combat, exigeant et souvent douloureux qu'il nous faut accepter : n'oublions pas cette dimension militante de notre vie chrétienne, que le pape Benoît XVI présentait ainsi :

« Le Carême nous rappelle que l'existence chrétienne est une lutte sans relâche, au cours de laquelle sont utilisées les 'armes' de la prière, du jeûne et de la pénitence. Lutter contre le mal, contre toute forme d'égoïsme et de haine, et mourir à soi-même pour vivre en Dieu représente l'itinéraire ascétique que tout disciple de Jésus est appelé à parcourir avec humilité et patience, avec générosité et persévérance. »²

Nous sommes marqués par le péché d'Adam, faibles et pauvres. La première lecture nous le rappelle : *« mon père était un Araméen nomade qui descendit en Egypte, il y vécut en immigré avec son petit clan »*. Un portrait du croyant pauvre et errant spirituel, au milieu d'un monde païen, qui exerce sur lui sa fascination. Les Pères ont aimé mettre en parallèle la victoire de Jésus contre Satan avec la défaite d'Adam, ainsi saint Grégoire le Grand :

« De la même manière dont il [Satan] avait terrassé le premier homme, de la même manière, face au second Adam, il eut le dessous. Il le tente par la gourmandise, lorsqu'il lui dit : 'Dis que ces pierres deviennent des pains'. Il le tente par la vaine gloire, lorsqu'il lui dit : 'Si tu es Fils de Dieu, jette-toi d'en haut'. Il le tente par la cupidité des grandeurs, lorsqu'il lui montre tous les royaumes de la terre, en lui disant: 'Tout cela, je te le donnerai, si tu te prosternes à mes pieds et si tu m'adores'. Mais, de la manière même dont il se glorifie d'avoir vaincu le premier homme, il est vaincu par le second ; ainsi il sortirait vaincu de notre cœur par le chemin même par lequel il s'y était introduit pour nous assujettir. »³

Mais la victoire du Christ nous précède et nous accompagne : s'il a vaincu Satan lors de son séjour terrestre, c'est non seulement pour nous donner un exemple, mais surtout pour nous entraîner dans sa victoire. Par le baptême, nous sommes incorporés à son Royaume et pouvons trouver refuge sous ses ailes pour vaincre l'Adversaire. Il vient alors mener lui-même en nous ce combat contre le mal.

L'inévitable combat

Comment laisser le Christ vaincre les tentations en nous, comment nous associer à sa victoire sur Satan ?

L'attitude de Jésus est très instructive : face à la tentation, c'est la confiance envers son Père qui remporte la victoire ; une confiance qui s'appuie sur la Parole de Dieu. Il nous faut donc connaître cette Parole, comme Jésus qui la citait par cœur, et l'adopter comme référence bien au-dessus de nos habituelles références humaines, si pauvres et réductrices. Elle est ce « glaive à deux tranchants » (Heb 4,12) qui pourfend les desseins diaboliques... Le pape François l'exprimait ainsi :

² Benoît XVI, *Homélie* du 1^{er} mars 2006, [disponible ici](#)

³ Saint Grégoire le Grand, *Homélie sur l'Évangile*, livre I, Homélie XVI, p. 353 (Sources Chrétiennes 485).

« Remarquez bien comment Jésus répond. Il ne dialogue pas avec Satan, comme Ève l'avait fait au paradis terrestre. Jésus sait bien qu'avec Satan on ne peut pas dialoguer, parce qu'il est très malin. C'est pourquoi, au lieu de dialoguer, comme Ève l'avait fait, Jésus choisit de se réfugier dans la Parole de Dieu, et il répond avec la force de cette Parole. Souvenons-nous de cela: au moment de la tentation, de nos tentations, pas d'argumentation avec Satan, mais toujours se défendre avec la Parole de Dieu ! »⁴

Un maître spirituel du XVI^{ème} siècle, Lorenzo Scupoli (religieux italien théatin), a consacré au thème de la tentation un ouvrage célèbre intitulé *Le Combat spirituel* qui était le livre de chevet de St François de Sales. Il y donne quatre conseils principaux :

- **La méfiance à l'égard de soi-même** qui s'obtient par la connaissance de notre propre faiblesse, l'habitude de ne pas nous fier à nos propres jugements et inclinations, la méditation des fautes et chutes passées.
- **La confiance en Dieu**, obtenue par la prière de demande et la méditation de l'omnipotence de Dieu et sa bonté infinie ;
- **La prière sous ses diverses formes**: oraison mentale (élévation de l'âme vers Dieu), méditation de la vie de Jésus et tout particulièrement de sa Passion, demande d'intercession de Marie, des anges et des saints, participation à l'Eucharistie, offrande de soi, examen de conscience.
- **L'exercice de l'intelligence et de la volonté** ; il suppose, pour l'intelligence, la lutte contre l'ignorance qui obscurcit la vérité et le rejet de la curiosité ; pour la volonté, le désir de toujours à plaire à Dieu et de livrer combat chaque jour contre ce qui lui déplaît :

« Le matin de bonne heure, le soldat du Christ doit descendre sur le champ de bataille. À peine éveillé, la première chose que tes yeux intérieurs devront contempler sera ton âme enfermée dans une clôture avec cette loi : qui n'y combat pas y demeure mort pour toujours. »⁵

Les trois tentations de Jésus nous permettent de démasquer la dynamique de la séduction diabolique, et de suivre le Christ dans sa victoire contre « *toutes les formes de tentation* » (Lc 4,13). Nous allons les considérer l'une après l'autre.

La tentation du pain

La première tentative du démon pousse le Christ à se centrer sur son besoin physique de nourriture, et à utiliser sa « puissance divine » non pas pour sauver les hommes, mais pour sortir d'un inconfort humain. Il est évident que notre époque est très vulnérable à ce genre d'argument, puisque nos sociétés ne promeuvent que santé, bien-être, confort et richesse, au détriment de la dimension spirituelle de l'existence... L'écrivain Julien Green, qui en savait long sur le sujet, écrivait ainsi :

⁴ Pape François, *Angélus* du 9 mars 2014, [disponible ici](#).

⁵ Lorenzo Scupoli, *Le Combat Spirituel*, chapitre 16, notre traduction.

« Nous ne comprenons rien à cette vie, parce qu'il y a quelque chose de faussé dans la création. Nous mettons presque tous nos soins à veiller sur le bien-être et la conservation de notre corps, pareils à des fous qui s'imagineraient que tout leur bonheur dépend du bon état d'un costume. Notre civilisation semble édiflée tout entière autour de cette idée prodigieuse que si le corps est heureux, tout est bien. De là vient l'intolérable souffrance d'un monde fasciné par l'erreur. Il vit un cauchemar sans se rendre compte que le vrai bonheur est à la fois en lui-même et au-delà de lui-même... »⁶

Aujourd'hui, nous devons donc répéter fortement avec Jésus que *« l'homme ne vit pas seulement de pain »*, pour ne pas tomber dans les pièges de Satan. La faim peut se faire cruellement sentir : les consolations humaines sont rares, le travail d'évangélisation est dur, l'incompréhension s'étend autour de nous comme un manteau d'obscurité... Alors, satisfaire les faims biologiques et matérielles peut offrir un réconfort temporaire ; c'est plus attirant que de livrer le combat libérateur qui fait jaillir en nous la vraie vie. De nombreuses illusions nous guettent, dans lesquelles nous voudrions mettre notre sécurité. Un réflexe tellement humain... que Paul VI décrivait lucidement :

« L'homme est pécheur, il est mortel, il a en général l'illusion de posséder la vie et se trompe lui-même quand il met sa confiance dans les choses qu'il voit et qu'il possède, dans sa propre vitalité, dans sa propre santé. Vitalité et santé semblent ne pas avoir de fin et nous trahissent, à l'improviste, par la mort qui réduit au néant, en cendres, toute notre sécurité, toute notre richesse. »⁷

Nous savons aussi quel goût amer la satisfaction de ces faims peut laisser. L'issue ne peut être qu'un regard tourné vers le haut, un acte de foi en la Parole divine qui nous rétablit en communion avec le Seigneur, rejette la tentation et rend à Dieu la première place dans notre vie.

La tentation de la gloire

La deuxième tentation nous interroge sur l'objet de nos espérances, de nos attentes, de nos espoirs humains... Le désir insatiable de gloire et d'honneurs, de reconnaissance publique et de triomphes professionnels, n'est-il pas à l'œuvre dans nos efforts et nos décisions ? Sans nous en rendre compte, c'est parfois la voix de Satan que nous suivons lorsqu'il nous promet le succès. Voire même le succès des œuvres d'Église et des institutions, que nous cherchons sous couvert d'une bonne intention de *« contribuer au Règne de Dieu »*. C'est là que le discernement s'impose pour ne pas nous laisser berner par l'Ennemi. Considérons les deux perspectives qui s'ouvrent à nous : suivre les promesses de Satan et nous laisser tromper par lui, jusqu'à tomber dans le désespoir ; ou nous fier à l'aide du Seigneur, malgré tous les échecs et épreuves de notre vie, pour grandir dans l'espérance.

La première voie est illustrée de manière paroxystique par l'histoire du siècle passé. Les dictateurs, dans leur quête effrénée de la gloire et du pouvoir, ont fait l'expérience amère de la trahison finale de Satan, qui les a abandonnés à leur sort non sans avoir provoqué le chaos et la mort autour d'eux.

⁶ Julien Green, *Varouna*, Fayard 1995, p. 309.

⁷ Paul VI, *Audience générale*, 19 février 1969, [disponible ici](#).

À une échelle plus banale, combien de personnes avons-nous connues qui ont bâti leur vie sur la réussite professionnelle ou sociale et qui, pour quelques années de succès et de faste, sont arrivées aux portes de l'éternité pauvres de toute richesse humaine et spirituelle et parfois désabusées ?

Suis-je toujours en vérité face au Seigneur : dans mon service d'Église, est-ce que je me comporte comme un « serviteur inutile » (cf. Lc 17,10), qui accomplit humblement sa tâche en laissant la fécondité et la gloire à son Maître ? Quelle est ma réaction face aux flatteries et aux compliments ou, à l'inverse, à l'indifférence et à la critique ? Une mystique mexicaine, la bienheureuse Concepción Cabrera, a reçu de Jésus cette confiance sur une errance possible des prêtres :

« L'une des ruses dont use le Malin avec les prêtres, c'est que lorsque les gens rencontrent des âmes assez avancées, ils s'attachent à elles intérieurement, sous prétexte d'être enseignés par elles et de recevoir des avis divins. Voilà qui est fort dangereux car le Malin rend aveugle sur ce chemin-là ! Il fait prendre ce qui est tordu pour ce qui est droit, et dans beaucoup de directions spirituelles et de confessions, les prêtres jouent avec le feu et finissent par se brûler ! C'est une grande gloire qu'ils se ravissent alors, en devenant le but et non le moyen de la direction spirituelle par laquelle ils devraient conduire à moi et non vers eux-mêmes. Que les prêtres prennent garde à ne pas me voler des cœurs, à ne pas refroidir la ferveur des âmes, en mélangeant les choses spirituelles et les choses terrestres. »⁸

De même, si je suis laïque, l'autorité exercée en famille ou au travail est-elle au service de Dieu et du bien, ou pour ma propre gloire ? Il est fréquent de rencontrer des parents qui s'en prennent à leurs enfants lorsqu'ils choisissent des voies qu'eux-mêmes ne souhaitent pas, ou des employeurs qui n'apprécient leurs collaborateurs que pour la part qu'ils prennent à les mettre en valeur ; il y en a encore des personnes qui ne trouvent bonnes que leurs propres idées et ne s'intéressent qu'aux projets qu'ils peuvent diriger. Suis-je de ceux-là ?

En revanche, la deuxième voie est celle de l'humilité, lorsqu'on ne reconnaît comme souverain que le Seigneur de l'histoire, et que l'on accepte ses voies et ses desseins. Il nous promet et nous offre bien plus que « *tout ce pouvoir et la gloire de ces royaumes* », et nous élève à sa vie divine elle-même, la vie trinitaire qui est la vraie gloire. Nous n'en connaissons pas tout le chemin concret, mais le Seigneur nous guide et ne nous demande qu'un abandon quotidien pour mettre en œuvre ses desseins avec une efficacité surprenante. Au lieu du désespoir de la première voie, celle-ci conduit à la vraie joie par la voie de l'espérance que le Catéchisme décrit ainsi :

« Lorsque Dieu se révèle et appelle l'homme, celui-ci ne peut répondre pleinement à l'amour divin par ses propres forces. Il doit espérer que Dieu lui donnera la capacité de l'aimer en retour et d'agir conformément aux commandements de la charité. L'espérance est l'attente confiante de la bénédiction divine et de la vision bienheureuse de Dieu ; elle est aussi la crainte d'offenser l'amour de Dieu et de provoquer le châtement. »⁹

⁸ Conchita Cabrera de Armida, *A ceux que j'aime plus que tout : confidences de Jésus aux prêtres*, Téqui 2008, p.116.

⁹ Catéchisme, n°2090, http://www.vatican.va/archive/FRA0013/_P77.HTM

L'abandon filial

Avec la troisième tentation, le diable essaie de mettre Jésus à l'épreuve dans sa relation filiale à Dieu, son Père ; mais le Christ refuse de « *mettre à l'épreuve le Seigneur* » (Lc 4,12). Il cite alors le Deutéronome : « *Vous ne mettrez pas le Seigneur votre Dieu à l'épreuve, comme vous l'avez fait à Massa* » (Dt 6,16). Il s'agit de l'épisode de Massa et Meriba, rapporté en Exode 17, lorsque pressé par le peuple qui ne croyait plus à la présence de Dieu, Moïse frappa le rocher pour en faire jaillir de l'eau :

« Il donna à ce lieu le nom de Massa (c'est-à-dire : épreuve) et Mériba (c'est-à-dire : querelle), parce que les fils d'Israël avaient cherché querelle au Seigneur, et parce qu'ils l'avaient mis à l'épreuve, en disant : 'Le Seigneur est-il au milieu de nous, oui ou non ?' » (Exode 17, 7)

De même, Satan essaie souvent de fausser notre relation avec Dieu, il nous fait douter de son amour et nous pousse à nous comporter comme des salariés pouvant exiger leur paye, ou des fils prodigues qui ont le droit de s'éloigner avec l'héritage... Nous sommes parfois tentés, dans le concret de notre vie, de revendiquer notre part d'indépendance et de soustraire tout un pan de notre vie à Dieu. C'est assez fréquent sur les questions d'argent où nous voulons rester les maîtres, ou sur les questions de morale personnelle lorsque l'enseignement chrétien peut nous sembler désuet ; ou encore dans le domaine de la charité lorsque nous fermons notre cœur à certaines personnes en leur refusant par exemple le pardon. Dans ces cas-là, nous pouvons être tentés de penser que les préceptes divins sont impraticables et contraires à notre bien. Nous nous affranchissons alors de la relation filiale.

Mais, comme les Hébreux au désert, c'est surtout au temps de l'épreuve, lorsque nous sommes le plus vulnérables, que le tentateur cherche à nous faire sortir de cette relation : un échec conjugal, une crise dans notre communauté religieuse, une épreuve professionnelle, une maladie, et nous doutons immédiatement de la présence de Dieu et de son amour pour nous. Nous perdons confiance en lui et l'accusons d'être contre nous. Il peut s'ensuivre une rupture de la relation nous conduisant à chercher nos appuis ailleurs, voire même à le renier.

L'épreuve est un obstacle qui vient tester la solidité de notre attachement filial. Très souvent Dieu peut alors nous sembler absent, indifférent à notre sort. Dans ces moments, restons fermes et opposons aux inévitables doutes la parole de Dieu : « *tu es mon fils bien-aimé* » ; ou d'autres passages de l'Écriture comme celui-ci, au chapitre 43 d'Isaïe :

« Ne crains pas, car je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi. Quand tu traverseras les eaux, je serai avec toi, les fleuves ne te submergeront pas. Quand tu marcheras au milieu du feu, tu ne te brûleras pas, la flamme ne te consumera pas... » (Is 43,1-2)

Face à l'épreuve qui peut sembler insupportable et interminable, essayons de garder intacte la confiance filiale. C'est alors le vrai moment de la foi, le moment de vérité, où nous sommes appelés à refuser de nous replier sur la douleur, pour scruter la promesse de Dieu qui se réalisera en son temps. Essayons alors de nous attacher encore plus à lui et à lui manifester notre confiance malgré les circonstances.

Les martyrs font ce choix, misant sur un salut qui ne surgit que de l'autre côté de cette vie. C'est ainsi également que Jésus est mort, éprouvant à la fois l'abandon et l'espérance en la promesse infaillible de Dieu.

Pour grandir dans la relation filiale qui nous permet de discerner la bonté de Dieu pour nous, l'obéissance est une voie royale. Obéissance à Dieu, obéissance au supérieur reli-

gieux, obéissance à mon état de vie si je suis laïque. C'est l'obéissance à son Père que Jésus a opposée aux suggestions de Satan, c'est l'obéissance de la foi qui maintient notre esprit dans un climat d'affection filiale envers Dieu. Voici l'enjeu de notre entrée en Carême, comme l'exprimait le pape Benoît XVI :

« L'obéissance docile au Maître divin fait des chrétiens des témoins et des apôtres de paix. Nous pourrions dire que cette attitude intérieure nous aide à mieux mettre en évidence également quelle doit être la réponse chrétienne à la violence qui menace la paix dans le monde. Certainement pas la vengeance, ni la haine, ni même la fuite vers un faux spiritualisme. La réponse de la personne qui suit le Christ est plutôt celle qui consiste à parcourir la voie choisie par Celui qui, devant les maux de son temps et de tous les temps, a embrassé de façon décidée la Croix, en suivant le chemin plus long mais efficace de l'amour. Sur ses traces et unis à Lui, nous devons tous nous engager en vue de lutter contre le mal par le bien, contre le mensonge par la vérité, contre la haine par l'amour. »¹⁰

Plutôt que d'élaborer de subtiles stratégies contre les tentations, nous pouvons ainsi suivre l'exemple de saint Paul : revenir à l'expression de notre foi et de notre piété filiale, par les gestes les plus simples, qui, peu à peu, nous construisent et nous fortifient intérieurement. Le Catéchisme nous offre une piste concrète, le *signe de croix* :

« Le chrétien commence sa journée, ses prières et ses actions par le signe de la croix, 'au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. Amen'. Le baptisé voue la journée à la gloire de Dieu et fait appel à la grâce du Sauveur qui lui permet d'agir dans l'Esprit comme enfant du Père. Le signe de la croix nous fortifie dans les tentations et dans les difficultés. »¹¹

Voyons ce moyen si simple à l'œuvre chez une sainte de chez nous, la petite Bernadette, avec laquelle nous concluons cette méditation :

« Le signe de la croix de Bernadette se caractérisait par sa lenteur, son amplitude et le grand recueillement avec lequel elle l'effectuait. Ainsi, en prenant tout son temps, Bernadette élevait sa main droite jusqu'à ce que ses doigts touchent la partie supérieure de son front. Puis elle abaissait sa main et ses doigts effleuraient alors sa ceinture. Aussitôt elle remontait sa main et touchait, de ses doigts, son épaule gauche, puis son épaule droite. De fait, la jeune enfant donnait l'impression de s'envelopper dans le signe de la croix comme on s'enveloppe dans un châle, comme on revêt un vêtement. Accomplissant son geste, tout en disant en même temps 'au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen', la petite Bernadette se présentait donc elle-même, telle qu'elle était, devant le Bon Dieu. Devenue religieuse, Bernadette a été questionnée par l'une de ses sœurs : 'Que faut-il faire pour être sûre d'aller au ciel ?'. Bernadette a aussitôt répondu : 'Bien faire le signe de la croix, c'est déjà beaucoup'. Quelques instants avant sa mort, Bernadette rassemble ses dernières forces et accomplit un ultime signe de la croix. Puis, aussitôt après, elle expire. »¹²

¹⁰ Benoît XVI, *Homélie* du 1^{er} mars 2006, [disponible ici](#).

¹¹ Catéchisme de l'Église catholique, n°2157.

¹² Père Horacio Brito, sur le site du Sanctuaire de Lourdes, avec une belle catéchèse [consultable ici](#).